

Editorial

Et voici la dernière livraison de l'année de *L'Invendable*. Sept numéros se sont succédé, mois après mois, à un rythme à peu près régulier. Premier pari tenu, celui de la durée ! Nous voulions en faire un support pour la réflexion critique dans tous les domaines qui nous paraissent dignes d'intérêt. A en croire les échanges avec nos lecteurs, nous ne nous sommes pas trop éloignés de notre but...

Certains le trouvent trop austère, d'autres pas assez rentre-dedans, d'autres encore, écrit trop petit. Ce n'est pas si simple, à prix libre, de trouver la bonne formule. L'an prochain le verra peut-être se transformer, quoique...

Si vous avez envie de nous soutenir, abonnez-vous : prix libre plus celui des timbres !

Mort au travail !
Suite

La technique patronale pour ce qui concerne les « RPS » (risques psycho-sociaux) est simple : il ne s'agit pas d'éviter les facteurs de risques (ce qui signifierait remettre en cause tout le système de production) mais de les minimiser pour les rendre plus présentables. Pour ce faire, il suffit d'en parler, le plus abondamment possible (rapports, brochures, colloques...), d'user d'un vocabulaire spécialisé (gage de sérieux) pour, finalement, à force de répéter en boucle quelques chiffres et données simplistes, en dire le moins possible.

Première technique : la minimisation.

Pour ce qui est de la minimisation, la palme revient sans aucun doute au Livre Blanc « Stress au travail », publié en 2008 par SRM Consulting. SRM Consulting se veut un : « cabinet spécialisé en audit de performance sociale. Ce cabinet a développé une approche d'évaluation du stress centrée sur les facteurs de stress provoqués par

Dans ce numéro

Mort au travail ! Suite

Le français au purgatoire ? Chapitre 2

Commentaires suite à l'entretien de M. Eric Moulin
- Directeur général de BCSN - dans la revue *Roanne Eco* - Sept. 2011

pide, considérait comme une malédiction tombée de la tour de Babel. D'ailleurs les Américains, malins, passent entre temps à l'espagnol !

Le constat à tirer de ces quelques éléments d'analyse est peu encourageant : bien mieux que sous le stalinisme, nos contemporains ont subi en trente ans un véritable lavage de cerveau, dont le but était la soumission consumériste, leur langue l'enjeu, et l'informatique le prétexte. C'est à présent un handicap majeur pour les jeunes générations confrontées à cette déstructuration linguistique au cours des apprentissages de base dans toutes les disciplines, intellectuelles, pratiques et artistiques. Cette conclusion n'explique pas à elle seule la situation actuelle du monde, mais elle est un signe révélateur parmi d'autres de la catastrophe qui caractérise le début de ce siècle. Trente années de chamboulements linguistiques ont fait perdre à nos contemporains une bonne partie de leur capacité de réflexion rapide et synthétique. Dans leur propre langue maternelle tout ce qui se disait a été recouvert par les préoccupations « américaines » de la production et de la consommation intensive, du profit, de la spéculation, bref de la religion du fric, de la science et de la technique. Comme toujours les temps changent rapidement, et les difficultés de la situation actuelle imposeront peut-

être un retour sur les données historiques antérieures. Les concepts qui pouvaient en rendre compte peuvent servir de base à de nouveaux raisonnements, qu'ils soient repris tels quels, ou transformés pour approfondir les analyses. Nos contemporains en semblent incapables, même sans se laisser aller au fétichisme de l'histoire. Les conséquences de cette incapacité sont là criantes devant nous : la population d'un pays comme la Grèce n'est pas encore capable à l'heure actuelle de formuler un quelconque projet susceptible de la débarrasser de la fange ignoble dans laquelle l'ont fait croupir trente années de colonisation touristique éhontée ; les révolutionnaires arabes se font damer le pion par des islamistes conformistes aux idées raccourcies. Et que dire de nos indignés et autres citoyens, capables de réclamer sans rire une taxe Tobin désopilante ; ou de la gamine naïve de Lutte Ouvrière réclamant sans sourciller la nationalisation des banques (« sous forme publique » s'empresse-t-elle d'ajouter pour ne pas paraître remonter jusqu'en 1981 !) ; l'idée que l'on puisse se passer du salariat, du fric et des banques n'accède plus à ces cerveaux allégés.

Pourtant, bien que mis au placard en l'année 1874, le vieux Marx avait piqué sans scrupule à une anarchiste douée de son époque, un superbe slogan pour la société de ses souhaits : « de chacun selon ses

capacités, à chacun selon ses besoins » Paroles bien oubliées. Que dire de mieux pour mettre en question le modèle consumériste présentement si mal en point, malade qu'il est de cette crise de surproduction mondiale que bien peu osent nommer ainsi tant la marche de la machine industrielle semble normale. En lieu et place de ces réflexions fondamentales on se triture le cerveau sur un misérabilisme écologique décroissant ou l'Eden d'un développement écologique durable. De quoi résoudre le drame de la planète surpolluée pense-t-on, oubliant que dans ce drame c'est d'abord la misère physique et morale des hommes qui constitue l'aspect le plus terrifiant et qu'il faudrait « soigner ». Parmi les soins urgents, nul doute qu'il faille récupérer au plus vite les richesses linguistiques du grand kaléidoscope des langues du monde : avec l'espoir de retrouver par là l'imagination, tristement perdue et noyée dans l'avalanche des images et du verbiage qui peuple le rêve-cauchemar américain. Pour détruire cet univers écrasant de marchandises, et surtout de tâches vénales majoritairement inutiles et dangereuses qui vont avec, c'est de l'imagination fertile et florissante dans toutes les langues du monde que l'on aurait enfin besoin !

Philagri

Commentaires suite à l'entretien
de M. Eric Moulin - Directeur général de BCSN-
dans la revue *Roanne Eco*¹ du mois de septembre 2011

Moulin est le directeur général de BCSN. Rappelons que cette société souhaite installer un site de construction et de maintenance de matériel contaminé dans des centrales nucléaires. Ce projet est vivement contesté par un collectif populaire constitué depuis novembre 2010. M. Moulin a participé à un débat public organisé par ce collectif le 29 juin 2011.

A propos des activités qui auraient lieu dans un éventuel atelier de BCSN à Mably, le journaliste demande à E. Moulin : « quelles seront les activités du site de Roanne ? ». A *Roanne Eco*, il n'y a donc aucun doute possible quant au devenir du projet.

Il est ensuite demandé à M. Moulin d'expliquer la différence entre une « base froide » et une « base chaude ». Cette question reprend un des points particulièrement débattu lors de la réunion publique du 29 juin et nous sommes étonnés de lire dans la réponse de M. Moulin que : « l'activité base froide représentera 90% de l'activité du site de Mably, la maintenance et la requalification 10% ».

Pourquoi ne pas l'avoir dit le 29 juin ? Pourquoi vouloir minimiser par un effet d'annonce la part de l'activité « base chaude » si anodine comme on va le voir plus loin. Mais surtout, comment peut-on afficher des chiffres qui ont aussi peu de sens ! S'agit-il de 90% et 10% du chiffre d'affaire ? Des heures travaillées ? Des kilogrammes de robots construits d'un côté et traités de l'autre ?

Nous ne retiendrons qu'une chose, c'est que plus loin M. Moulin dit que « l'atelier de Roanne sera amené à travailler pour des clients situés dans la France entière, principalement pour EDF, les centres de recherche du CEA et des usines d'AREVA ». Cela suffira à nous faire une petite idée de ce que représente les 10% d'on ne sait pas trop quoi pour être aussi précis que notre expert.

La question suivante a pour thème les précautions envisagées en terme de sécurité. Dans sa réponse, M. Moulin se targue qu'un tel projet « ne nécessitera pas de classement ICPE (installation classée pour la protection de l'environnement) ». Contrairement à lui, nous déplorons le traitement particulier qui est fait aux

¹ *Roanne Eco*, le magazine de la Chambre de Commerce et d'Industrie du Roannais.

l'organisation du travail : les stresseurs structurels (ceux inhérents à l'activité et au prescrit) et les stresseurs conjoncturels (révélant le vécu des salariés). SRM Consulting propose des audits et des baromètres de mesure du stress au travail s'appuyant sur les méthodes qualitative (entretiens non-directifs) et quantitative (questionnaire et indicateurs normalisés construits scientifiquement).

Fondées sur le référentiel des « irritants sociaux © », les démarches d'audit et de baromètre mesurent les stresseurs qui viennent perturber le bien-être des salariés au travail. Ce référentiel a été validé scientifiquement avec le concours du CNRS¹. »

Le rapport d'une centaine de pages tente d'établir un état des lieux, mais le plus intéressant réside dans son préambule, écrit par une plume autorisée, celle d'Hubert Landier² qui constate tout simplement que : « … ce qui est en cause, désormais, c'est moins la charge physique que la charge mentale. Le passage de la ligne de production classique à des équipes autonomes, la recomposition des postes de travail, la responsabilisation des équipes, la démarche qualité, ont pour effet de se traduire par la nécessité, pour le travailleur, d'agiter non seulement ses muscles, mais aussi ses neurones³. »

Autrement dit, ce qui stresse le travailleur c'est de devoir réfléchir en travaillant ! Mais la vie en dehors du travail est bien pire encore, si l'on en croit ce qu'il ajoute : « Les conditions de vie constituent par ailleurs sans aucun doute un facteur de stress. Il faut être à l'heure le matin pour conduire les enfants à l'école, attraper le train qui permet d'espérer arriver à l'heure au bureau, craindre en permanence la grève des enseignants ou des cheminots qui obligera à improviser une solution de dernière minute, et ainsi de suite. La vie quotidienne de nombre de salariés s'apparente ainsi à une course contre la montre que le moindre imprévu transforme en une série de catastrophes en chaîne⁴. »

Le mal est à l'os puisque non seulement ce pauvre travailleur est un imbécile mais qu'en plus, les fonctionnaires aspirent à lui rendre la vie difficile ! Quant au niveau de réflexion d'Hubert Landier, il laisse sans voix⁵… mais pas sans colère ! Il fait partie de la cohorte des « décideurs ». Et, ce sont ces gens là qui inspirent les personnels politiques ! Ce sont leurs idioties que nous débitent les ministres à longueur de journée ! On comprend que le débat ne s'élève pas…

Deuxième technique : la remédiation
La brochure du MEDEF, « Prévenir le stress au travail », conçue comme un vade-mecum, incite les patrons à évaluer et prévenir les RPS, partant d'un constat : « La santé au travail est devenue un élément essentiel de la performance durable de l'entreprise et toutes les

enquêtes montrent que les salariés sont de plus en plus sensibles à leurs conditions de travail.⁶ »

Comprenez par « performance durable » que l'enjeu est financier. Alors, si ces « chers » travailleurs compliquent la vie de leur patron par leur sensibilité …

Mais puisqu'il faut prévenir, faisons de la prévention ! Nommons des responsables de ces risques, pratiquons des diagnostics, des audits, créons des « observatoires médicaux » et surtout… faisons travailler les copains, les « consultants spécialisés », les « experts » de la trempe de celui qu'on a abondamment cité précédemment. Tout cela pour en arriver à des suggestions pertinentes, telles que celles qui suivent :

-«mise en place d'actions visant à favoriser l'équilibre vie privée / vie au travail : politiques spécifiques destinées aux parents de jeunes enfants par exemple, touchant aux modes de travail (télétravail), à l'organisation du travail ;

-logiciel en ligne permettant de calculer son degré de fatigue mentale ;

-numéro vert d'écoute ;

-entretiens individuels auprès de chaque corps de métiers ;

-ateliers d'apprentissage de technique de relaxation ;

-rénovation de l'environnement de travail, intervention d'ergonomes ;

-ticket « psy » : financés par les employeurs, les « tickets psy » ont pour objet de permettre aux salariés de bénéficier d'un soutien de psychothérapie.⁷ »

Ces gadgets, dont certains sont élaborés avec un soin particulier⁸, transforment vite un travailleur en collaborateur, et remettent le concept de lutte des classes dudit collaborateur dans une zone peu fréquentée de son cerveau. Il n'empêche que ce précieux collaborateur se verra un jour ou l'autre mis au rebut. Rien n'est durable, dit Laurence Parisot, pourquoi le travail le serait-il ?

Essayons donc de limiter la casse ! Y compris en améliorant l'hygiène de vie du travailleur⁹ ! Tout ceci, si risible que ce soit, tend à faire penser que le travailleur est en grande partie responsable de son stress. Ira-t-on jusqu'à nous dire face à un énième suicide au travail que le suicidé aurait dû manger cinq fruits et légumes par jour ?

D'autant plus, et c'est scientifiquement prouvé, que le travailleur aime travailler : « Quand on lit certains journaux à sensations, on pourrait croire que le travail est mauvais pour l'homme et que la valeur travail est bien mal en point. Du fait de tout ce stress, des TMS [troubles musculo-squelettiques] et même de ces suicides, le travail semble avoir mis les travailleurs en miettes, le travail semble vidé de tout sens. Les résultats d'OVAT montrent que certes, les méthodes de management modernes sont décriées du fait des conditions de travail qu'elles suscitent puisqu'elles peuvent aboutir à du non-sens et à un

fort mal-être. Néanmoins, ceci n'affecte pas la valeur travail qui demeure positive, à 61%. Les salariés se sentent fortement impliqués par le travail pour près de 80% d'entre eux, comme nous l'avons indiqué en introduction. La valeur travail a encore de beaux jours devant elle en France, quoi qu'en disent les cassandres de tout poil¹⁰. »

Il n'y a donc pas de réel problème, seulement des aménagements à trouver. Tout va bien dans le meilleur des mondes !

Et, en effet, tout va bien dans le meilleur des mondes ! Comment se plaindre d'un système qui soigne les maux qu'il génère ? Et mieux, comment se plaindre d'un système qui fait oublier qu'il génère de la souffrance ?

J'entends déjà les ironiques : alors, c'était mieux la mine, l'usine, les cadences, avant ? Certes non, mais au moins, le système n'exigeait des travailleurs que leur force, pas leur adhésion¹¹. Entre le temps du travail et le temps de cerveau disponible pour Coca-Cola, que nous reste-t-il ?

^[1] Livre blanc, Stress au travail, p. 85.

^[2] Hubert Landier, docteur d'Etat ès sciences économiques enseigne à l'université de Paris-II et à l'institut d'Etude Politiques de Paris. Il anime par ailleurs une société de conseil qui intervient auprès de la direction générale de grandes entreprises françaises et étrangères. On trouve nombre de ses articles sur internet, dans les derniers parus : Mal-être au travail: une question de management ou une question de gouvernance?, La multiplication des incivilités : problème de société ou question de management ?, Le mouvement des indignés a-t-il un avenir ?, Les Français face à la crise: comment faire son deuil de la prospérité ?

^[3] Livre blanc, p.6

^[4] Idem, p.8.

^[5] Pour ceux qui auraient envie de goûter un peu plus sa prose, on renvoie au site socioland.fr dont il est l'éditeur ainsi qu'à un morceau d'anthologie : « Ce que je crois » «discours prononcé par Hubert Landier à l'académie du travail et des relations sociales (Moscou) à l'occasion de sa nomination comme Docteur Honoris Causa et Professeur Honoraire»

^[6] La Lettre d'Hubert Landier, n°39, décembre 2010.

^[7] « Prévenir le stress au travail », guide d'aide aux entreprises, MEDEF, p. 4 et 5.

^[8] Idem, p. 34.

^[9] « Mise en place de conciergerie d'entreprise et plate forme de services :

^[10] La conciergerie d'entreprise offre aux salariés un grand nombre de services sur le lieu de travail pour faciliter la vie au quotidien. Comme dans un hôtel, les salariés s'adressent au « concierge » qui les aide dans leur organisation, les informe, les conseille dans leurs choix et leur recommande des prestataires qualifiés et référencés. Elle peut proposer des services intégrés tels que : démarches administratives, pressing livré sur le lieu de travail, lavage automobile sur le parking de l'entreprise, livraison de fleurs, recherche de baby-sitter, de femme de ménage, de coach, de chef à domicile… », Ibidem, p. 35.

^[11] « Amélioration de l'hygiène de vie afin d'accroître la résistance de l'organisme au stress (activités sportives, éducation nutritionnelle, programme d'aide au sevrage tabagique ou alcoolique, pratiques de relaxation, de repos…) », Ibidem, p. 37.

^[12] SRM Consulting – http://blog.mars-lab.com – support@mars-srm.com.

^[13] « Il y a trente ou quarante ans, le harcèlement, les injustices existaient, mais il n'y avait pas de suicides au travail. Leur apparition est liée à la déstructuration des solidarités entre les salariés. Celles-ci ont été broyées par l'évaluation individuelle des performances, qui crée de la concurrence entre les gens, de la haine même. » «Le suicide au travail est le plus souvent lié à une transformation de l'organisation», Entretien avec le psychanalyste Christophe Dejours , Le Monde, 13.08.09.

Le français au purgatoire ? Chapitre 2

Pourquoi s'être référé dans le contexte précédemment décrit, à l'expérience éducative d'une transgression de l'interdit dans l'univers régional alsacien ? Deux raisons nous y ont poussé, qui éclairent tout particulièrement notre propos.

-Transgresser pédagogiquement l'interdit de la langue régionale, c'était donner aux jeunes Alsaciens, au sein même du temple éducatif, la liberté de parler, donc de penser comme bon leur semblait en un moment de réflexion intense sur un sujet théorique difficile et affectivement impressionnant. Et la liberté a porté ses fruits précisément en ce moment crucial et profondément humain qu'est l'effort intellectuel.

-A l'inverse, il n'y a pour l'instant nulle part d'interdit explicite de parler français dans le monde qui nous entoure. Au contraire ici, c'est le degré d'abrutissement atteint par nos populations occidentales, après deux siècles de suprématie absolue de la marchandise et du salariat, qui explique le lent glissement de ces sociétés vers une expression linguistique passablement nulle. C'est là le reflet de la solitude absolue « d'individus particules » qui se croient reliés à tous et n'ont en réalité rien à débattre avec quiconque. Branchés à tous et coupés de tout ! Comme le cerveau tourne à vide dans sa propre langue, force lui est de céder à l'injonction sociale et politique de se donner l'apparence du sens. Et pour singer quelque peu les linguistes, on pourrait appeler cela la survalorisation du signifiant chewing-gum, cachant l'absence d'un quelconque signifié.

Certes la suprématie de l'américain ne date pas d'hier, et le propre de la culture underground des années 70 a bien été l'adoration inconditionnelle de la culture américaine tout court. Mais à cette époque subsistait la nostalgie d'un vieil antagonisme politique américain russe, dont nos sociétés se trouvaient encore bien tributaires. Cela laissait un espace pour la mise en question des romans, musiques et autres films venus d'outre Atlantique. Par ailleurs la confusion était fréquente chez beaucoup de jeunes français entre expression américaine et anglaise, surtout dans la musique. Les Joplin, Santana, Hendrix, et bien d'autres pouvaient à juste titre donner le sentiment que dans le domaine artistique un soleil nouveau se levait à l'Ouest. On sait ce qu'il en est advenu : la dictature inconditionnelle des baffles électriques, lesquels servent de musique à des armées d'auditeurs assommés ; ces baffles capables sans rire d'asséner à n'en plus finir du binaire, modèle pas-cadencé-militaire-accélééré, rythmé de batteries si abrutissantes et si automatiques que l'électronique a fini par en chasser bien souvent le batteur devenu inutile. Dans ce contexte, ont quasiment disparu de notre univers sonore quotidien toutes les musiques du monde et d'abord les plus proches, italienne, portugaise, espagnole, sans parler de l'allemande littéralement boycottée. De la merveilleuse panoplie des langues et des chants du monde il ne nous reste quasiment que du « chewing-gum » obstinément anonné par des cultureux mondialisés, avouant par cette nullité à quel point ils n'ont plus rien à dire.

La chanson américaino chewing-gum a envahi massivement les ondes radio et télé, sans oublier le monde « magique » de la boîte de nuit, grand délice de fin de semaine, et celui plus « envoûtant » encore du commerce de supermarché ! La sensation de déculturation ainsi produite atteint

un point tel que la bande FM actuelle propose en compensation une radio « cent pour cent chansons françaises » ; encore une de ces curiosités communément appelées en économie « niche » commerciale. Et bien sûr la dimension artistique de cette musique francophone est à la mesure de la nullité qui prévaut dans l'usage médiatique du français, lui-même réduit à l'expression des idées les plus simplètes possible.

D'une manière générale on peut penser que la déstructuration des langues nationales par l'américano cybernétique est le signe d'une conquête totale des esprits par celui-ci à l'échelle de la planète. Elle introduit en effet une coupure dans les masses parlantes linguistiques de chaque nation. On y distingue ceux qui n'ont que l'usage de la langue traditionnelle, quelque peu agrémentée d'emprunts techniques plus ou moins snobs, volontaires ou obligatoires ; et ceux qui abandonnent quasiment leurs langues maternelles comme référence principale, compte tenu du mépris dans lequel elles sont tenues par l'ambiance « business » générale. Ces derniers montrent par là qu'ils ont totalement adopté le système ; ils cautionnent ainsi pour la plupart les fondements politiques de cette déstructuration, savoir la prédominance absolue de la marchandise, et cela jusque sur l'évolution de la langue elle-même.

Cette situation nouvelle produit dans chaque nation quelques curieux paradoxes. La France illustre cela d'un exemple parlant. On y voit ainsi se généraliser l'emploi de l'arabe comme langue courante chez les Français de vieille tradition arabophone, sans le moindre complexe, en plein milieu francophone : écoles, rues, bistrots et lieux publics. Cela tient pour une part aux raisons que nous venons d'évoquer ; mais, cerise sur le gâteau, parce que l'arabe présente aussi à leurs yeux l'avantage d'être une langue internationale (ce qui est vrai) bien souvent supérieure dans leur esprit au français (ce qui reste à débattre). Peut-être aussi (parallèlement à l'alsacien, voir chap. 1…) parce que cette pratique contre laquelle le français ne fait plus le poids, serait censée manifester une contestation globale du monde occidental « décadent ». Comble du paradoxe, cette impression chemine par ailleurs, et sans transition, vers l'adoration du comportement consommatoire à l'américaine, pour lequel les francophones leur servent clairement de modèle ! Mal enseignée dans les banlieues populaires durant les années 90 par des cohortes de fêlés égyptiens, dont l'Algérie avait réussi à se défaire lors d'un négoce minable avec le ministère français des affaires étrangères, la belle langue arabe fut abandonnée lâchement par l'éducation nationale ; et elle a malheureusement beaucoup perdu en élégance dans cette histoire.

Honni soit qui verrait dans notre propos une attitude américanophobe ! Bien des Américains intelligents savent que la langue ignoble qui se baragouine en leur nom dans le monde entier n'a rien à voir avec la réalité de leur situation et avec leur propre langage. Cela surtout parce que pour eux, l'américain, comme toutes les langues maternelles, est d'abord et avant tout l'expression de sentiments, d'imagination, de savoir faire, de réflexions, d'intelligence, en un mot de ce qui fait la vie. En cela il n'a évidemment rien à voir avec notre américaino chewing-gum international censé régler d'abord le business dominant. A chaque pays de savoir défendre la merveilleuse diversité linguistique mondiale, celle que la vieille Bible, en cela fort stu-